

Méthodologie de la dissertation

Nature de l'exercice

On ne saurait trop y insister : la dissertation de philosophie, quel qu'en soit le niveau, n'est ni plus ni moins (et surtout pas autre chose) que la résolution (pour le moins la tentative de résolution) d'un problème. Ce problème n'est pas donné mais il doit faire l'objet d'une élaboration à partir d'un travail sur l'énoncé du sujet.

La dissertation n'est donc pas un cours sur la notion au programme. Le rapport de jury 2017 y insiste particulièrement et appelle les candidats, au lieu de combiner des exposés doxographiques qui tracent tous un même chemin, à proposer un *parcours personnel réflexif*. De même en 2016, le jury déplore les copies qui plaquent des analyses toutes faites et transforment le sujet pour le ramener à un *parcours stéréotypé*. En 2014, même chose : on trouve, au lieu de l'effort personnel de réflexion attendu, des *parcours très conventionnels, convenus et artificiels* qui ne proviennent pas d'une confrontation authentique avec le sujet. En 2013, sans surprise : nombre de candidats n'affrontent pas le sujet dans sa singularité mais déroulent une problématique attendue. Et l'on peut remonter aussi loin que le permettent les archives, c'est toujours la même chose : le sujet n'est pas traité dans sa singularité, peut-être comme le souligne le rapport de 2009, du fait que le travail engagé par les candidats les poussent à vouloir déployer leurs connaissances. Peu importe d'ailleurs cette explication : il n'y a pas de bonnes raisons de ne pas faire le travail attendu. Au lieu donc de cette compréhension, tirons plutôt une leçon de tout cela :

- 1) la dissertation n'est pas une réflexion globale sur la notion, comme le serait un cours, fut-il amplement problématisé
- 2) et le moyen d'éviter ce défaut est de considérer le sujet « *dans sa singularité* » (l'expression revient souvent dans les rapports) : car un sujet n'est jamais l'équivalent strict d'un autre. Tout est donc là, dans le travail sur l'énoncé du sujet.

L'analyse du sujet

Il y a, comme chacun sait, nombre d'éléments qui peuvent être considérés dans un sujet : on en rappellera certains sans être toutefois exhaustif car l'essentiel n'est pas dans ces considérations technique mais plutôt dans l'esprit avec lequel on met en œuvre ces outils d'analyse.

Et tout d'abord, le sujet tout d'abord n'est pas un prétexte à récitation. On ne peut le considérer comme si s'agissait de n'importe quel intitulé prétexte à une réflexion générale : il doit être examiné dans les nuances qu'il propose.

Il existe certes des formulations types : tels sont les intitulés constitués d'une notion (*La théorie, être quelqu'un*), ou bien ceux qui articulent deux notions (*théorie et expérience, théorie ou pratique*). Dans ces cas, leur forme indique clairement ce qu'il faut faire : définir dans le premier cas, interroger les rapports entre deux notions dans le second cas. Notons que la notion secondaire doit être travaillée et n'est jamais simplement un moyen de mettre en jeu la notion centrale : elle indique souvent la nature du problème ou contraint à un certain champ de réflexion, etc.

Même lorsque l'énoncé ne laisse pas voir aussi formellement sa logique, il repose toujours sur l'articulation de plusieurs notions dont aucune n'est à négliger : ainsi par exemple, le terme *épreuve* dans le sujet *l'épreuve de la liberté* n'est pas anodin et porte la problématisation sur la manière dont nous vivons la liberté et non simplement par exemple sur la difficulté de sa mise en place. Le terme *leçon* dans l'intitulé *les leçons de l'expérience*, oriente pour le moins le sujet vers un traitement non exclusivement épistémologique de la question et il faudrait en outre être attentif au pluriel qui interpretable en plusieurs sens possibles, tandis que dans le sujet *la morale a-t-elle besoin d'un fondement ?*, la détermination exacte du terme *fondement* permet d'éviter des

questionnement hors sujet : on ne demande pas par exemple si la morale a besoin de *principes*, mais si, ces principes étant donnés, il est besoin de les référer à une autorité supérieure.

Il faut donc bien toujours être attentif à tous les détails du sujet, à toutes ses nuances et mener des analyses conceptuelles précises.

ATTENTION : 1) Il ne faut jamais perdre de vue le sens global de l'énoncé. Tout énoncé sonne d'une certaine manière, donne un sentiment immédiat, contient de l'implicite ou des présupposés, etc. L'analyse ne doit pas masquer ces éléments en émiettant le sens du sujet.

2) Il ne faut pas en venir tout de suite à des définitions philosophiques des termes en jeu dans le sujet. Si souvent des références s'imposent, elle ne doivent pas masquer l'usage commun que l'on a des notions et qu'il s'agit de comprendre. Par ailleurs on évite ainsi de restreindre a priori la réflexion comme de lui donner un tour arbitraire (pourquoi faire valoir la définition d'un philosophe en particulier?).

L'étape dont on vient d'indiquer l'esprit permet de cerner le sujet « *dans sa singularité* » : elle conditionne tout le reste, car c'est sous son éclairage que la problématisation proposée ne sera pas artificielle, attendue, « bateau » et que les références convoquées prendront de la pertinence, bref que l'ensemble du propos ne sonnera pas faux et que la réflexion ne sera pas artificielle.

Problématisation

Les éléments dégagés par l'analyse doivent conduire à la mise en place d'une problématique. Soyons simple : le sujet appelle une exigence de réponse. Qu'il s'agisse de fournir une définition, de comprendre le(s) rapport(s) entre deux notions ou plus simplement de répondre à une question, tout ce qui constitue une difficulté, un obstacle à cette entreprise est un problème. On pourrait appeler problématisation le développement de la difficulté rencontrée. La problématisation c'est ainsi l'explication des difficultés rencontrées et leur mise en rapport (un problème en implique d'autres).

On ne le rappellera jamais assez : c'est la problématisation qui est le nerf de la guerre ! Elle seule justifie l'exercice qui sans cela n'est qu'un exposé thématique ou notionnel. Puisque la dissertation vise à réfléchir à la solution d'un problème, il est évident que sans problème, il ne saurait y avoir de dissertation.

Plan

La dissertation est une réflexion ordonnée qui suit un plan. Il n'existe qu'une seule règle à ce sujet, fortement liée à ce que nous avons déjà expliqué : *on n'avance qu'en fonction de problèmes*. Quand il n'y a pas de difficulté, pourquoi dissenter ? L'exercice s'arrête.

La seule considération de cette règle devrait suffire mais on peut en dériver les exigences formelles suivantes :

1) Tout d'abord l'annonce du plan doit être logique et non chronologique. Il s'agit de justifier le cheminement que l'on propose. A cet égard la difficulté est de parvenir à être pertinent alors que l'on a pas encore obtenu les résultats du développement et alors même qu'il faut maintenir une certaine réserve pour ne pas donner à penser que tout est déjà joué (à quoi bon réfléchir dans ce cas?) et pour ne pas trop dévoiler la réflexion au lecteur/correcteur (à quoi bon lire dans ce cas?). La logique du plan est fortement liée à la problématique.

Une astuce parmi d'autres : privilégier les tournures interrogatives et hypothétiques qui ont l'avantage d'indiquer le contenu du propos en laissant la réponse dans l'indécision. Cela donne de plus un ton dynamique à la réflexion, ce qui donne envie de lire la copie !

2) On ne passe d'une partie du plan à une autre que si l'on pose un problème!

Tel est le rôle de la transition. Le rapport de jury 2010 met particulièrement l'accent sur ce point : « *l'absence de véritables transitions dans l'instruction du problème philosophique soulevé*

par le sujet qui prend souvent la forme de leur remplacement par de simples chevilles formelles ou par un repérage seulement chronologiques des références mobilisées, cache mal en réalité l'insuffisance d'attention portée aux raisons qui donnent sens et réalité au problème philosophique soulevé, ainsi qu'à celles qui, au long de son instruction, justifie sa reprise et son approfondissement ».

La transition a donc une fonction qui n'a rien d'ornemental (comme d'ailleurs tout autre élément de la dissertation !) : elle consiste à travailler le problème pour justifier la poursuite de son étude. C'est tout au long de la copie qu'il faut problématiser et les transitions sont le lieu de cette exigence.

3) Il n'y a pas de plan tout fait mais seulement des exigences dans la progression que suit la pensée :

* trois parties, c'est le mieux ! Soyons francs : c'est académique. Mais ce n'est pas sans raisons que c'est académique ! Tout d'abord une partie, ce n'est pas un plan....deux parties, c'est un plan mais limité qui court le risque d'une réflexion schématique et artificielle, surtout incomplète, car quelque soit ce qui est demandé, ce n'est pas merveille de proposer des réponses diverses...et c'est bien ce qui pose en général problème. Quatre parties, c'est aussi un plan, mais il court le risque d'un émiettement du problème dont on ne saisirait pas l'unité, ou encore d'une hétérogénéité de la réflexion qui tire ainsi plus sur l'exposé que sur la dissertation. Il reste donc trois parties...

* Le plan n'est jamais rien de formel. Ce qui veut dire qu'il n'est ni une structure logique vide qu'il s'agirait de remplir comme un « *moule à raisonnement* » pour emprunter une expression de Blanché, ni non plus une juxtaposition thématique de points de vue sur le sujet, pas plus que le déroulé d'une réflexion toute faite dont les articulations sont attendues (reposant sur des lieux communs ou des généralités) et propose ainsi un *canevas formel* identique dans nombre de copies d'où une authentique problématique est absente pour le dire dans les termes du rapport de jury 2012.

* La pensée doit être dialectique au bon sens de ce terme. J'en ai parlé ailleurs au sujet de la citation de Hegel « *le vrai est le tout* » et dont on peut tirer quelques précieux conseils pour la dissertation :

« Lorsque Hegel parle du vrai comme d'un tout, il ne faut pas se figurer que ce tout est une simple accumulation des thèses dont la totalité donnerait le vrai du fait qu'elle est complète. Il faut plutôt comprendre comment ces thèses s'articulent entre elles. Pour le saisir, il faut appréhender ce qu'est, chez Hegel, la dialectique.

La formule « thèse, antithèse, synthèse », formule du fameux plan dialectique que les élèves et étudiants annoncent sur tous les tons au moins autant que jadis la déclinaison latine *rosa, rosa, rosam*, chantée par Brel, peut ici nous être d'un grand secours. La thèse peut figurer le dogmatisme qui affirme une position, l'antithèse le moment sceptique qui en effectue la négation, et la synthèse correspondrait donc à une issue qui fait l'unité des deux premières parties, ce pourquoi on l'appelle synthèse. Cela est exact si on le comprend justement.

Bien souvent on reproche à l'étudiant de ne pas avoir posé de problème, de ne pas avoir fait de transition entre les parties juxtaposées de son devoir : pourquoi passe-t-on de la première à la seconde partie ? Puisque l'antithèse n'est pas encore développée, ce n'est pas elle qui peut justifier un tel passage. La raison est à chercher dans la thèse : étant limitée, partielle, unilatérale, en un mot posant problème, la thèse dogmatique porte en elle les raisons de sa négation. L'antithèse est proprement le moment du développement de la négation, mais cette négation n'est pas une fin en soi. Le travail de la dissertation n'est pas de ruiner une idée mais de construire une pensée. De la négation, de ce Hegel appelle le « *travail du négatif* », résulte quelque chose : « *pris comme résultat, il est ce qui ressort de ce mouvement : le négatif déterminé, et donc aussi bien un contenu positif* ». La négation n'est pas fatale, elle n'est pas le pouvoir absolu de ruiner toute position. La thèse n'est pas niée au sens où elle serait détruite : elle est posée comme niée. Nier, ce n'est pas réduire au néant, c'est ôter et conserver en même temps, ce que l'allemand dit d'un seul mot : *aufhebung*.

On comprend, puisque la négation est déterminée par l'insuffisance de la thèse elle-même, que la dialectique n'est pas une méthode d'exposition de la vérité, extérieure au contenu, et qui opposerait formellement des idées. Au contraire, elle est le mouvement nécessaire de leur développement. Hegel a d'ailleurs fortement insisté sur ce point en distinguant sa logique de la dialectique antique ainsi que de toute logique formelle. Il ne s'agit pas, si l'on peut dire, d'un moule pour mettre en forme la pensée que l'on veut.

Une dernière erreur commune concernant la dissertation peut nous permettre de mieux saisir la dialectique hégélienne. Beaucoup d'étudiants ont le sentiment que seule la dernière partie est leur pensée et que dans les deux premières ils n'ont joué qu'un jeu formel. Or tel n'est précisément pas le cas. Au contraire, c'est toute

la dissertation qui est leur pensée : la vérité de leur pensée n'est pas dans le résultat seul mais dans l'engendrement de ce résultat, dans le chemin parcouru : « *le vrai est le tout* », c'est-à-dire que le vrai n'est pas qu'une partie de la pensée -le résultat-, mais le tout de la pensée »

(in *Les grandes phrases de philosophes expliquées*, Ellipses, 2016).

On retiendra simplement ceci, comme le souligne le rapport de jury 2013 : il faut entretenir la dynamique de la réflexion. Cela suppose que la réflexion n'est pas achevée dans une introduction qui serait un sommaire, mais se constitue sans arrêt tout au long du développement.

Le développement

En expliquant la loi de progression du plan, nous avons bien sûr bien entamé la question du développement. Notamment, c'est la prise en charge des problèmes qui en fixe la nécessité.

Règle 1 : les idées ne valent rien si l'on n'en fait pas des arguments

Par ailleurs, ce même souci évite la récitation des connaissances : celles-ci ne sont plus convoquées comme des doctrines à exposer mais parce qu'elles correspondent à des éléments utiles à la réflexion proposée. Tout d'abord, il ne s'agit pas de mobiliser des références trop vite, car cela risque d'entraver la réflexion : les références sont pour cette raison secondes et subordonnées au travail d'analyse conceptuel. C'est la réflexion qui les nécessite. Ce n'est qu'à cette condition d'ailleurs que l'on peut éviter la récitation et le plaquages de connaissances. Tous les rapports insistent sur ce point : on n'attend pas, en guise de développement un catalogue de références, ni un exposé pur et simple de la doctrine de l'auteur, pas plus que des généralités. Il faut que le propos soit adapté au sujet, approprié à la réflexion. Cela signifie qu'il faut être précis, c'est-à-dire nuancé et sélectif : les topos sur les auteurs sont inutiles et malvenus. Il faut pouvoir mobiliser des références précises et les faire jouer sous un angle singulier qui sert le propos.

ATTENTION : la dissertation est l'effort réflexif du candidat et non des philosophes convoqués chacun leur tour....il faut donc une cohérence de la pensée. A ce titre le catalogue de références est assez dangereux. Mieux vaut approfondir moins de références ou bien travailler à dégager leur points communs que de s'éparpiller.

Règle 2 : être clair

Étonnamment, étant donné le niveau de l'examen et la nature des candidats, le rapport de jury 2009 rappelle les candidats à l'exigence de produire un travail soigné. Cette considération paraît moins inutile si l'on entend par là que la réflexion doit être claire. Pour ce faire, outre évidemment la précision conceptuelle, on aura à cœur de respecter les règles suivantes :

*produire des introductions et des conclusions partielles : il s'agit d'expliquer les intentions démonstratives en début de partie, et d'en tirer des conclusions sur l'avancement de la réflexion par rapport au sujet dans une petite synthèse qui prépare la transition vers la suite du propos. Cela oblige par ailleurs le correcteur à suivre la réflexion.

*rester simple....c'est-à-dire 1) éviter le verbiage philosophique jargonnant : la technicité doit être motivée et expliquée, jamais gratuite 2) ne pas s'en tenir à un propos abstrait mais convoquer des exemples, revenir au sens commun, etc., pour rendre son propos parlant.

Un mot de conclusion sur...

La conclusion :

La conclusion donne la réponse à laquelle la réflexion est parvenue : ni plus ni moins.

Il s'agit donc de faire un bilan ou une synthèse rapide et efficace de la réflexion. On peut souligner les questions qui restent irrésolues pourvu que la réflexion ait d'abord conduit à ces considérations (apories par exemple) : cela ne constitue donc pas ce que l'on appelle une ouverture.

Soyons clair : l'ouverture de la réflexion, c'est l'introduction, et non la conclusion. En ce sens une ouverture n'est qu'un ornement inutile autant qu'irritant. De deux choses l'une, une ouverture étant proposée : soit elle est pertinente et il fallait donc aborder ce point dans le développement, soit elle n'est pas pertinente et donc il vaut mieux la taire. Dans le doute, mieux vaut donc s'abstenir. La dissertation n'est qu'un exercice : quand il est fait, il n'y a rien de plus à ajouter.